

CDN
NANCY
LORRAINE

LA MANUFACTURE

VEN 3 NOV > DIM 31 DÉC 17

THÉÂTRE DÉJAZET

41 Boulevard du Temple, Paris 03

Métro République

LE MALADE IMAGINAIRE

MOLIÈRE / MICHEL DIDYM



CONTACT PRESSE NATIONALE

ZEF : 01 43 73 08 88

ISABELLE MURAOUR 06 18 46 67 37

EMILY JOKIEL 06 78 78 80 93

MAIL : CONTACT@ZEF-BUREAU.FR

SITE : ZEF-BUREAU.FR

LE MALADE IMAGINAIRE

DE MOLIÈRE

MISE EN SCÈNE MICHEL DIDYM

Avec

André Marcon ou Michel Didym (*Argan*)

(*André Marcon du 3 au 8 nov et du 24 au 31 déc - Michel Didym du 9 nov au 23 déc.*)

Norah Krief ou Agnès Sourdillon (*Toinette*)

Jeanne Lepers ou Pauline Huruguen (*Angélique*)

Catherine Matisse (*Béline*)

Bruno Ricci (*Le notaire, Thomas Diafoirus, Monsieur Fleurant*)

Jean-Marie Frin (*Polichinelle, Monsieur Diafoirus, Monsieur Purgon*)

Barthélémy Meridjen ou François de Brauer (*Cléante*)

Jean-Claude Durand ou Didier Sauvegrain (*Béralde*)

Et en alternance une fillette du 3^{ème} arrondissement dans le rôle de *Louison*

Musique Philippe Thibault

Scénographie Jacques Gabel

Lumières Joël Hourbeigt

Costumes Anne Autran

Assistante à la mise en scène Anne Marion-Gallois

Chorégraphie Jean-Charles Di Zazzo

Maquillage et perruque Catherine Saint Sever

Enregistrement et mixage musique Bastien Varigault

Avec le Quatuor Stanislas

Laurent Causse, Jean de Spengler Bertrand Menu, Marie Triplet

Modiste Catherine Somers

Couturières Liliane Alfano Anne Yarmola

Réalisation des costumes Ateliers du Théâtre de Liège / Séverine Thiébault

Construction du décor Ateliers du Théâtre National de Strasbourg, Ateliers du Centre Dramatique National Nancy Lorraine

Production Centre Dramatique National Nancy - Lorraine, La Manufacture | TNS - Théâtre National de Strasbourg | Théâtre de Liège | Célestins, Théâtre de Lyon

🕒 DURÉE 2H - À PARTIR DE 12 ANS

SPECTACLE PRÉSENTÉ

AU THÉÂTRE DÉJAZET DU VENDREDI 3 NOVEMBRE AU DIMANCHE 31 DÉCEMBRE 2017

Du mardi au samedi à 21h - Les samedis à 16h et 21h

TARIFS

Cat 1. 39€ / Série 2. 32€ / Cat 3. 24€ / Cat 4. 8€

Jeunes et réduit, -25 ans RSA Cat 1. 20€ / Cat 2. 16€

THÉÂTRE DÉJAZET - INFOS PRATIQUES

41, Boulevard du Temple 75003 Paris / Location : 01 48 87 52 55

Métro République (lignes 3, 5, 8, 9, 11)

PARKINGS : 50 rue de Malte 75011 ou 132, rue du Temple – 75003 Paris

ARGUMENT

Veuf, Argan s'est remarié avec Béline qui simule des soins attentifs, mais n'attend en réalité que la mort de son mari pour pouvoir hériter.

Il se fait faire des saignées, des purges et prend toutes sortes de remèdes, dispensés par des médecins pédants et soucieux davantage de complaire à leur patient que de la santé de celui-ci. Toinette, sa servante, se déguise en médecin et lui dispense des conseils pleins d'ironie où elle se moque du ridicule des médecins.

Angélique, sa fille, aime Cléante au grand dépit d'Argan. Il préférerait voir sa fille mariée à Thomas Diafoirus lui-même médecin.

Pour les tirer d'affaire, Toinette recommande à Argan de faire le mort. Sa femme est appelée par Toinette, et manifeste sa joie d'être débarrassée de son mari devant celui-ci, qu'elle croit mort. Toinette appelle ensuite Angélique, qui manifeste un chagrin sincère de la mort de son père : celui-ci arrête aussitôt son jeu et accepte l'union de sa fille avec Cléante, à la condition que ce dernier devienne médecin. Son frère, Béralde, lui conseille de devenir médecin lui-même, ce qu'il accepte. La pièce se termine par une cérémonie bouffonne d'intronisation d'Argan à la médecine.



LE MALADE IMAGINAIRE

MOLIÈRE / MICHEL DIDYM

- *Mais enfin, venons en aux faits. Que faire donc, quand on est malade ?*

- *Rien, mon frère*

- *Rien ?*

- *Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature d'elle même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gêne tout, et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies.*

Cette phrase de Beralde, le frère du malade, que j'ai lue sur mon lit d'hôpital, a produit sur mon esprit une impression très forte et a immédiatement déclenché une profonde passion pour cette ultime comédie-ballet de l'auteur de *Tartuffe* et du *Misanthrope*. Il y avait aussi cette idée qu'il est totalement incongru qu'un homme puisse vouloir en guérir un autre. Que ce serait là une folie, une « momerie ». Tout m'a mené à l'origine de cette pensée, à Montaigne et ses *Essais* et à son magnifique *Voyage en Italie*.

Puis, le temps et la nature aidant à raccommoier corps et esprit, décision fut prise de s'attaquer à ce monument de la littérature mondiale !

L'auteur ne le sait pas encore, mais c'est son œuvre testament. Il y met tout son art et tout son savoir-faire, développés dans la fréquentation assidue des dramaturgies anciennes et des comédiens italiens.

La brouille avec Lully, le musicien ami, complice depuis 10 ans de collaboration, s'est transformée en guerre. Lully a désormais l'exclusivité royale pour les orchestres et les chanteurs et Molière devra réduire sa volonté d'opéra à de simples intermèdes.

Mais dans l'action de sa pièce, nul ne lui dicte sa loi. Sa langue et son esprit sont au sommet et il dépasse cette filiation de pensée avec Montaigne en inventant, un piège où la captation d'héritage (où l'on veut envoyer les filles du premier lit au couvent) se mêle à un mariage forcé avec un médecin. Car le père Argan, notre malade, est une sorte de fou. Il met sa fortune et sa passion dans la pharmacie, la médecine et les soins permanents à sa personne. Il veut des infirmières et des docteurs autour de lui. D'autres, en voyant arriver l'âge et la peur de la mort, ont tendance à se réfugier dans la religion comme si leur soudaine bigoterie pouvait leur ouvrir les portes du paradis. D'autres encore se surprotègent et accumulent en vain des précautions inutiles : ils vont jusqu'à ajouter à leur prison physique des camisoles mentales limitant leurs pensées et restreignant l'usage de leur raison au nom de leur santé. Ils perdent le sens de la vie et de l'humour.

« Oui, nous rions beaucoup car très souvent nous avons envie de pleurer » déclarait Georges Wolinski. C'est vrai qu'il faut beaucoup d'humour dans la vie et de la distance, il faut en toutes circonstances rester droit et éveillé.

C'est debout que Molière termina la 4^{ème} représentation du *Malade* en ce février 1673. Dans sa loge du Palais Royal, sa grande fatigue et le sang qu'on avait vu jaillir de sa bouche lors des derniers « juro » de la cérémonie finale, le poussa à demander une chaise à porteur pour rentrer chez lui et ne pas finir cette fatale nuit.

Il en fallu du courage à Jean-Baptiste Poquelin pour porter haut ce nom de Molière que les persifleurs et les dévots fondamentalistes de la congrégation de Jésus avaient traîné dans la boue, l'opprobre et l'excommunication, lui qui faisait rire des faux dévots et des intégristes de tout bord.

Il en fallait de l'aplomb pour s'attaquer à la faculté de Médecine réactionnaire de Paris et soutenir les thèses des modernes de celle de Montpellier tout en étant ce même malade.

La pensée politique de Molière transparaît aux charnières de chaque scène. Sa vision humaniste, sa confiance dans notre intelligence développent un sens critique aigu dans nos consciences et nous offrent des clés pour démasquer les impostures et savoir discerner la raison du sophisme.

Mais Molière ne serait rien sans sa troupe, il a écrit des rôles savoureux et magnifiques autour d'Argan : pour la femme Béline et les filles Angélique et Louison ; pour Diafoirus et Monsieur Purgon. Surtout, il fait de Toinette la servante, un Sganarelle au féminin sachant mêler mauvaise foi, impertinence et intelligence n'ayant rien à envier à ces Messieurs. Les paroles de Molière contre le mariage forcé sont limpides. La place naturelle qu'il donne à la Femme dans la société, en en faisant l'égal de l'Homme, ouvre le long chemin de combats à venir.

S'il est vrai que « le silence de l'artiste est la fin de la liberté », écoutons simplement la parole de Molière.

Michel Didym

LE PANSEMENT DE L'ÂME

Dans un moment de vertige fameux *Le Malade imaginaire* est représenté pour la première fois au Théâtre du Palais royal, le 10 février 1673. Le 17 février Molière meurt sur scène.

En 1671 paraît *L'Arrêt burlesque*. Sous la plume ironique de Racine, Boileau et Bernier *L'Arrêt* « fait défense au sang d'être plus vagabond, errer et circuler dans le corps, sous peine d'être entièrement livré et abandonné à la Faculté de médecine ». Dans la France de cette deuxième moitié du XVII^{ème} siècle se joue une bataille d'une grande violence, celle des circulationnistes contre les anti-circulationnistes. « Non et non » dit la médecine officielle à l'encontre des récentes découvertes, « le sang ne peut pas circuler, y a rien à voir ! ».

Comme toujours Molière n'a pas froid aux yeux et se lance dans le débat public avec le panache d'un rire qui fait mouche. Il sait de quoi il parle : tuberculeux et dépressif chronique, il avait pu mesurer combien l'action des médecins était bien souvent un pur cérémonial où un latin de cuisine arrogant masquait les opinions les plus rétrogrades et les plus obscurantistes dans une superstition des plus crasses. Molière est au faite de son art qui fait du théâtre le lieu où sont démasqués les pièges du langage. Il n'a plus rien à perdre si ce n'est la vie et il invente un théâtre du corps plein d'humeurs et de gaz, propulsant sur la scène, bien avant *l'Ubu* d'Alfred Jarry, une joyeuse scatologie.

Régressif, puéril et maniaque, Argan, sur son siège percé est comme un enfant qui trépigne dans son berceau et qui flirte avec la mort. « N'y a-t-il pas quelque danger à contrefaire la mort ? » dit la réplique la plus célèbre. Du temps de Molière comme dans la France d'aujourd'hui championne de l'usage de médicaments, l'hypocondrie est une disposition mentale, un théâtre intérieur, une représentation. Et nous affirmons aujourd'hui avec Molière, à une époque où les idées sont pleines de miasmes, que le rire est bien le pansement de l'âme.



MOLIÈRE OU L'INVENTION COMIQUE

Au ciel qu'invoque Orgon, à la qualité dont s'enivre Jourdain, Argan substitue le culte de ses entrailles. Penché sur son corps, il s'exhale à la lubrification de ses artères. La matière l'accapare. Dernière incarnation du fatum comique, la médecine, qui est l'illusion par laquelle le corps s'immortalise, trouve en Argan le répondant absolu de ses prétentions, l'Œdipe voué à la furie aveugle de ses lavements. En bonnet de nuit, en mouchoir de cou, en camisole, il consent à vivre sur sa chaise, dans sa chambre, baignant dans le miasme de ses drogues et de leurs conséquences, condamné au régime de la saignée et du clystère. Pour prix de se savoir sous la protection de l'auguste Faculté, il se soumet à n'être qu'un sac à vider de sa bile et de son sang. La santé l'effraie autant que la mort. Ce corps passé au rang d'objet de culte, devenu matière à méditation, se charge de mystère, s'auréole de terreurs.

Il n'est plus ce compagnon qui va de l'avant, sur lequel l'âme s'appuie avec confiance.

Un médiateur désormais s'impose et le voilà qui se dresse dans toute la gravité, dans toute la pompe de son sacerdoce : Monsieur Purgon. L'évacuation des humeurs est le principe et la fin de son ministère. Qui croit aux corps ne se persuade que de ce qui est visible : il n'est donc que juste qu'il consente à ce qu'on le lui vide de tout ce qu'il contient.

La solitude d'Argan porte ainsi le masque d'une préoccupation indécente de lui-même, – dont l'indécence est cruellement soulignée par le comique – qui le voue à l'amour de soi dans la fécalité. Il s'étonne presque de ne pas voir partagée cette nauséabonde sollicitude :

Argan. — Allons, il faut en passer par là.

Ôte-moi ceci [Argan se lève de sa chaise.]

Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré ?

Toinette. — Votre lavement ?

Argan. — Oui. Ai-je bien fait de la bile ?

Toinette. — Ma foi ! Je ne me mêle point de ces affaires-là : c'est à Monsieur Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit. [A I, Sc 2].

Marcel Gutwirth, *Molière ou l'invention comique*, Ed. Minard.



MOLIÈRE QUI ÊTES-VOUS ?



Dans le décor le plus baroque, dans la mascarade la plus folle et jusqu'au cœur du grand cérémonial, qui emprisonne à jamais Jourdain et Argan dans leur délire de déguisement, Molière n'oublie pas de glisser le petit homme qui rappelle l'homme à sa vérité d'homme. Son Prospero, son Figaro s'appelle Scapin, un de ses derniers rôles, qui manipule à vue sur les tréteaux de la comédie moliéresque. Faisant de la vie un jeu, il en fait un aussi de la mort, de sa mort, et c'est le même. Molière joue à en mourir, il joue jusqu'à la mort et jusqu'à ce que la mort le joue. « Singe de la vie, singe de la mort ». Shakespeare côté cour, Molière, côté jardin, la vie est une tragédie burlesque et une comédie triste, deux places vides à l'entrée où le théâtre occidental fait parade pour attirer le public. À la fin des comédies de Molière, les acteurs sortent de leur personnage et l'auteur s'arrange pour que toute la troupe soit là pour saluer le public. Molière fait

la harangue en costume de Sganarelle. Son rôle commence et finit par ce contact direct avec le public, par l'improvisation et la parole vivante.

Mais le temps emporte les débris et le théâtre, lieu de l'éphémère, cède au vertige du temps. Lequel trahit mieux le théâtre : le comédien qui l'engloutit dans l'éphémère du jeu jusqu'à en mourir, ou l'écrivain qui lui confère la fausse éternité de l'écriture ? Molière fut les deux.

Où est le vrai Molière ? Le jeu sans l'écriture s'abolit dans l'instant qui passe. L'écriture sans le jeu s'empoussière dans les éditions rares et part en morceaux dans les livres de poche. Dans une culture où la notion de tradition théâtrale n'a jamais existé, nous ne gardons jamais que la part écrite. La part du texte. L'écrivain Molière est éternel, mais qu'est-ce que l'écrivain Molière sans le comédien dont le temps a dispersé les débris, dissous les gestes, effacé les mimiques, aboli la prodigieuse présence ? Peut-être est-il malgré tout caché quelque part dans le texte, prisonnier magique de l'écriture, comme Ariel de son arbre et c'est le génie des Prospero de la fête théâtrale de savoir l'en libérer pour quelques soirs. Autrement, les cendres de Molière flottent dans l'air de Paris comme une chanson des rues, la romance d'Alceste à la grand-ville, un air d'accordéon, une plainte d'orgue de Barbarie qui rejoint Villon et Prévert.

Alfred Simon, *Molière qui êtes vous ?* Ed. La Manufacture.

Molière - Fils de Jean Poquelin et de Marie Cressé.
Jean-Baptiste Poquelin est né à Paris en janvier 1622.

Il est baptisé le 15 janvier en l'Église Saint-Eustache. Son père tient une boutique de tapissier et il obtient en 1631 la charge de « tapissier valet de chambre » du roi Louis XIV. Jean-Baptiste a dix ans lorsque sa mère meurt en 1632.

En 1636, Jean-Baptiste devient élève du Collège de Clermont. Il rencontre Madeleine Béjart en 1642 à Narbonne où il a suivi Louis XIII.

1643 : fondation de L'illustre théâtre.

1644 : première signature de « Molière ».

1645 : prison pour dettes et dispersion de la troupe.

1648 à 1658 : tournées (Nantes, Angoulême, Poitiers, Toulouse, Montpellier, Grenoble, Lyon, Vienne...).

Le 18 novembre 1659 est créée la première grande pièce écrite par Molière, *Les Précieuses ridicules*.

1664 : Louis XIV est le parrain du fils de Molière, Louis. *Tartuffe* est interdit.

1665 : *Dom Juan*.

1666 : *Le Misanthrope*.

1670 : *Le Bourgeois gentilhomme*.

1671 : *Les Fourberies de Scapin*.

1673 : 10 février *Le Malade imaginaire*. 17 février Mort de Molière. 21 février Inhumation nocturne.

MORDS AVEC LE RIRE !

Le chœur chante « Vivat , vivat, vivat, vivat, cent fois vivat ! ». Les médecins tournent autour de lui comme des rapaces. Nous sommes le 17 février 1673, au théâtre du Palais Royal Molière et sa troupe parviennent au terme de la quatrième représentation du Malade imaginaire. Molière, depuis le matin est sujet à de violentes quintes de toux, une fluxion de poitrine qui accompagne la tuberculose qu'il a contractée il y a huit ans. Il est arrivé fatigué au théâtre et a tenu son rôle, coiffé du bonnet d'Argan, un personnage énorme qui ne quitte pratiquement pas le plateau durant toute la représentation. Molière a du mal à se retenir de tousser. Dans le finale de sa dernière pièce, peut-être son chef-d'œuvre, il triomphe, la pièce est un succès. Un cortège de médecins, croque-morts à chapeaux pointus, l'entraînent dans une intronisation délirante au titre de docteur. Il reçoit une improbable extrême onction, sidérante, proférée dans un latin grotesque. Le public rit et applaudit une toux exécutée avec un tel accent de vérité. Mais ceux qui le connaissent bien comprennent qu'il doit faire un effort surhumain pour tenir son rôle.

« N'y-a-t-il pas quelque danger à contrefaire le mort ? », s'amusait-il à demander dans l'acte III, scène 11. Oui, Molière malade joue Argan, un malade qui n'est pas vraiment malade qui s'imagine être malade mais va jouer à être mort, révélant ainsi la duplicité de sa femme et les bonnes intentions du gendre dont il ne voulait pas. Il est en train de jouer à faire semblant de mourir mais là, ce n'est plus du jeu, après des années de tournée à travers la France avec des arrêts à Pézenas, à Lyon, et à Rouen où il fréquenta Corneille. Si le théâtre est l'art de l'éphémère, c'est aussi l'art du précaire pour ceux qui l'exercent et l'équilibre financier n'est jamais très stable. C'est la vie du théâtre. Tout ne tient qu'à un fil, toujours.

Molière avait connu la prison pour dettes mais avec le succès, ça s'était arrangé, il avait pu emménager dans un hôtel particulier de la rue Richelieu. Il n'avait ni chevaux ni carrosse mais pouvait s'offrir une chaise à porteurs. L'année 1672 est marquée par la mort. Madeleine Béjart, morte le 17 février. Molière avait fondé avec elle L'illustre théâtre en 1643. Il s'était marié avec Armande Béjart et elle allait accoucher.



Croquis du costume d'Argan © Anne Autran

Le petit Jean-Baptiste ne vécut que dix jours. L'un des piliers de la troupe, Marie Ragueneau accoucha de deux jumelles qui moururent aussitôt. Son grand ami Jacques Rouhaut, mort également, François La Mothe Le Vayer avec lequel il partageait beaucoup, de même.

Le complice avec qui il inventa l'opéra, Lully, intrigue maintenant contre lui. Il obtient le monopole des concerts à la cour et, pour Molière, la disgrâce du roi. Plus possible de jouer à Versailles. Mais Molière ne se laisse pas abattre, il commande la musique à Marc-Antoine Charpentier avec qui il avait déjà collaboré sur *La Comtesse d'Escarbagnas* et monte la pièce au théâtre du Palais Royal.

Immédiatement après la représentation, Molière est conduit chez lui en chaise à porteur et sa toux provoque l'explosion d'une artère. Le sang l'étouffe.

Molière savait mieux que ses médecins où la tuberculose le conduirait : à la fin, à ce « rideau ! » derrière lequel il n'y a rien. Rien et tout à la fois. Rien qu'un corps mortel qui s'éteint, son effacement et sa dispersion. Tout le théâtre, tout son monde et son idée d'un théâtre du monde comme Shakespeare, aussi, autrement, un peu avant. Les médecins nécrophiles qui exécutent un rituel macabre autour de ce malade imaginaire et pourtant bien réel ont eu raison de l'homme Molière, prostré sur son fauteuil comme le monument qu'il deviendra, embaumé.

Trois actes ont suffi pour l'œuvre de sa vie. Sa vision d'un monde qu'il met sur la scène comme nul autre avant lui alors que la tragédie française est au faite de sa gloire, pleine de rois hagards et de princesses perdues, de demi-dieux et de héros qui s'abîment. Corneille et Racine accompliront ce registre avec génie. Mais avec Molière, ça se passe dans la rue, à un carrefour, ou bien dans un de ces salons bourgeois dans lesquels s'exerce la tyrannie paternelle et où se règlent les comptes de cette nouvelle classe sociale prospère, cette bourgeoisie dont lui même est issu. Il traite de métaphysique et du trivial, du social et du politique. Il est l'un des premiers féministes qui donne aux femmes la parole pour des revendications fortes. L'Angélique de *George Dandin* : « Je prétends n'être point obligée à me soumettre en esclave à vos volontés, et je veux jouir, s'il vous plait, de quelques nombres de beaux jours que m'offre la jeunesse. » Des mariages arrangés, des hommes fous, rongés par leurs obsessions, des amoureux empêchés et des femmes contraintes, comme Toinette, la servante du Malade, à déployer leur intelligence avec ruse.

Angélique a le droit de choisir entre le mariage forcé et le couvent. Toinette résiste :

Argan. — Je ne suis point bon, je suis méchant quand je veux.

Toinette. — Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.

Argan. — Chienne !

Molière met sur la scène sa propre vie et la vie de sa troupe. Il y a de lui dans tous ses personnages, Dom Juan, Alceste le misanthrope, Scapin le facétieux, Sganarelle le questionneur, et les monstres Harpagon, Orgon et Argan. Il démasque dans *Tartuffe* l'hypocrisie des puritains intégristes de la sinistre Compagnie de Jésus. Au grand théâtre de la Cour, il sait ménager et entretenir les appuis nécessaires qui le sauveront in extremis des cabales violentes dont il est l'objet.

À la fin, avec ce Malade, il revient au début, à son enfance quand son grand-père l'amenait assister aux théâtres de tréteaux sur le Pont-Neuf. Il retrouve la rudesse de la farce la plus scatologique, ce théâtre des entrailles, des flatulences, des pets et ses dissertations sur la plus ou moins grande fermeté de la merde. Il se souvient des acteurs italiens qui excellent en un genre où le théâtre est poème du corps et de

l'espace, la Commedia dell' Arte.

Mais dans *Le Malade*, Polichinelle est fatigué et mélancolique. Roué de coups, il se fait détrousser et rouer de coups encore. Toute sa vie d'homme de théâtre défile. Il en a avalé des couleuvres mais, en Arlequin équilibriste, il est parvenu à se hisser tout en haut, positionné au cœur du système tout en étant le plus critique de ce système, de ses hiérarchies, de ses modes et de ses cruautés, élevant la satire au rang de grand art. Tant qu'il fait rire le roi, tout est permis, tout est possible, et il ne se prive jamais de flirter avec les limites. Mais quand le roi change de tocade, c'est fini et tout devient beaucoup plus compliqué.

« L'homme mord avec le rire » écrit Baudelaire dans son *Essence du rire* et il regrette que les intermèdes de Molière, dont ceux du *Malade imaginaire*, soient peu lus ou très peu joués. La pièce est une comédie hantée par la mort. On rit toujours volontiers de ce qui n'est vraiment pas drôle, comme avec Chaplin qui fait rire de chômeurs qui se font virer et de SDF faméliques. Argan est confronté à des assassins. Béralde révèle que si Purgon venait à tuer Argan, « il ne ferait dans cette occasion que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfants. » Le fantasque Thomas Diafoirus, étudiant en médecine exalté, invite sa promise à assister à un singulier spectacle : une dissection.

Tandis qu'à Versailles on festoie et on se pâme devant les grâces et la délicatesse d'une antiquité rêvée, pour vingt millions de français, c'est la famine. Après la comédie-ballet, après les bergers et les bergères de la pastorale, le réel contraste. Mais ce réel est relativisé car tout le monde y joue, y ment, avance masqué. Finalement, le monde est bien un théâtre. Et Angélique a bien quelque chose d'un ange qui vient d'un conte où les bergers chantent au son des flutiaux. Dans ce monde où Angélique est entrée, le décor change. Ce ne sont plus les tendres brebis et les champs éthérés mais des loups en beaux habits à dentelles, des ogres qui ont tout pouvoir dans une ville où les excréments coulent à flot. Toinette prévient Angélique. Ici « Les grimaces d'amour ressemblent fort à la vérité, et j'ai vu de grands comédiens là-dessus. »

Un théâtre avec son bruit et sa fureur, ses gaz et ses tranchées mais aussi les combats intérieurs, les guerres du langage comme celles, intestines, de l'enfer familial. Ce réel est paradoxal et tellement théâtral. La seule vérité qui reste est le corps des acteurs.

Le corps d'Argan est comme Molière dans ses pièces, comme un livre ouvert, disséqué, impudique. Et le réel est aussi dans le théâtre que joue Toinette à Argan lorsqu'elle désigne, singeant le mandarin fantasque Purgon, « le poumon, le poumon ! », l'organe touché par la tuberculose de Molière.

Pour Argan, monstre d'égoïsme, il n'y a que « Moi, Moi-même et Je ». Mais il est à noter que notre malade, dans les affres des terribles tourments dont il se

« sent » atteint et qui le torturent, n'appelle jamais Dieu. Il ne demande rien à la providence. Il voudrait juste que son corps ne s'altère pas, que rien ne bouge, ne plus avancer dans cette vie au risque de la mort. Rien que la matière. Face à la mort, Molière est comme Hamlet face au crâne de Yorick, l'ancien bouffon du roi. « Faut-il vivre faut-il mourir ? » chante Cléante, l'amoureux d'Angélique, dans un petit opéra qui lui permet de déclarer sa flamme par le biais d'une œuvre qui prolonge la pastorale du début où des bergers et des bergères, malades de la *Maladie d'amour*, se languissent. La mise en abîme est à tous les niveaux. Molière avait déjà eu affaire à l'abîme quand Dom Juan s'y était englouti, à la fin de la pièce, mais Argan est confronté à un abîme plus terrible encore, un abîme qui n'est pas enfer mais néant. Son « être ou ne pas être » est de même nature que celui de Shakespeare.

Qu'y-a-t-il dans ces zones ténébreuses où la conscience n'est plus, dans le sommeil et dans la mort ? Il laisse l'homme sans réponse, comme dans les tragédies grecques, chez les libertins de Sade ou les errants immobiles de Beckett, face à la nuit, à l'espace, face à l'immensité, petit, dérisoire, bouffon. Alors

mieux vaut en rire, semble-t-il. Molière a mis dans sa pièce testament tout ce qu'il sait mais aussi tout ce qu'il ne sait pas. Il sait qu'il ne croit pas. Enfin, si, « Je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre sont huit ». Dom Juan et Sganarelle, fuyant leurs poursuivants, se sont déguisés en médecins. Ils font halte et devisent :

Sganarelle. — Ne croyez-vous point l'autre vie ?

Dom Juan. — Ah ! ah ! ah !

« Rien » dit Béralde, une des voix de Molière « à regarder les choses en philosophe » dans cette pièce, la voix qui parle « par la raison » (sans qu'il soit raisonneur !). « Les ressorts de notre machine sont des mystères ». Mais il précise « jusques ici », il n'est pas interdit d'exercer cette raison et d'étudier. « C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout ». Soyons humbles, calmons-nous, « nous ne savons pas ce que nous disons » nous dit Molière avant Freud et après Jésus.

Le cérémonial de la fin de la pièce est aussi un sacre et Argan-Molière est entraîné dans la lumière de la gloire. Le 21 février à 9 heures du soir, des centaines de flambeaux accompagnèrent la dépouille de Molière au petit cimetière Saint-Joseph. Il était écrit que la terre n'était plus chrétienne en-dessous de quatre pieds. On creusa donc un trou de cinq pieds et le clergé autorisa l'inhumation.

Nous sommes bien seuls, nous dit Molière, pas de salut extra-terrestre. Mais quelqu'un meurt et quelqu'un naît à la vie et au jeu. La fille d'Argan, Louison, fait son entrée dans le théâtre familial, petite reine de grâce et de subtilité qui seule peut incarner la mort mieux que son père et le faire sortir de sa bulle, l'unique moment de toute la pièce où il s'inquiète pour quelqu'un d'autre que lui-même. Louison prend le relais, la vie continue.

Molière mort, quelqu'un reprend le rôle et les représentations se poursuivent. Car la maladie, comme le théâtre, c'est la vie, il n'y a rien à faire. C'est aussi sa contradiction inhérente, la mort. Nous sommes tous plus ou moins malades, vivants acteurs de notre existence mortelle nous oscillons toujours entre imagination et réalité et nous mourons bien pourtant. Sur le théâtre les lumières s'allument et s'éteignent. C'est la vie.

François Rodinson



ENTRETIEN AVEC MICHEL DIDYM

FRANÇOIS RODINSON Michel Didym, vous montez la saison prochaine *Le Malade imaginaire*. Vous êtes connu pour votre attachement à un théâtre qui met en avant les écritures contemporaines que vous défendez au CDN de Nancy et à La Mousson d'été depuis 20 ans maintenant à Pont-à-Mousson. Pourquoi, tout à coup, monter un Classique et qui plus est un Classique qui est un monument, *Le Malade imaginaire* de Molière ?

MICHEL DIDYM Je me méfie du monument, dans le mot monument il y a quelque chose qui ment. Le passé ment ou en tout cas on peut le faire mentir. Dans cette œuvre-là, écrite par Molière à la fin de sa vie, il y a comme un accomplissement, l'aboutissement de toute sa dramaturgie. C'est sans conteste le chef-d'œuvre absolu de Molière. *Le Malade imaginaire*, c'est tout Molière comme dans *Hamlet* il y a tout Shakespeare. Ramassés en une assez courte pièce en trois actes, il rassemble tous les motifs de toutes ses pièces, à commencer par le mariage forcé. Un père, Argan, force sa fille à un mariage qui sert davantage ses propres intérêts, ses lubies et ses fantasmes que ses intérêts à elle. C'est la quintessence de cette comédie bourgeoise qu'il a inventée avec cette profondeur métaphysique déjà à l'œuvre dans *Dom Juan* ; Argan est l'homme étonné d'être au monde. Il n'en revient toujours pas d'exister et de la façon dont le monde va. Il a tous les traits d'un bourgeois gentilhomme devenu malade. Mais c'est le monde qui est malade, ce malade imaginaire est un bourgeois malade de sa propre bourgeoisie.

Ma fréquentation de Montaigne au printemps dernier pour créer le spectacle *Voyage en Italie* m'a éclairé sur ce que Molière a emprunté à Montaigne, notamment les critiques de la médecine de son époque. En relisant cette machine merveilleuse qu'est *Le Malade imaginaire*, sa modernité m'a explosé à la figure. Il m'est apparu que le moment était venu pour moi d'oser me confronter à cette grande œuvre, compte tenu de la maturité que j'ai pu acquérir.

Je dois dire que certains éléments de ma propre vie ont également pu influencer sur mon choix. Sans vouloir m'épancher plus avant sur mes tracas personnels, j'ai acquis également une sorte de lucidité dans mon rapport à la médecine et à la mort car il m'est arrivé d'étudier ça de près durant de longues heures à l'hôpital. J'ai alors conçu sur ce sujet un certain nombre de convictions qui, je l'espère, vont transparaître dans ma lecture du *Malade imaginaire*. Je compte maintenant régler son compte pas seulement à la médecine mais aussi à la maladie et à la mort (rire). Argan est un homme qui brûle, c'est ça qui est intéressant. Il se consume au sens propre comme au sens figuré. Finalement, bien que très entouré, il est seul.

F.R. Y a-t-il encore quelque chose à dire sur une telle pièce du 17^{ème} siècle ? Que voulez-vous dire, vous ?

M.D. Il ne faut pas dire « encore », il y a beaucoup de choses à dire sur cette pièce !

Le regard sarcastique face à l'incompétence des médecins est d'une grande modernité. Evidemment, il y a eu des progrès scientifiques mais les médecins sont toujours les mêmes. Ils ont juste remplacé la saignée par la chimiothérapie !

Chez Molière cette incompétence est masquée par la fatuité du discours. Aujourd'hui encore, chez les médecins il y a des incompetents qui exercent avec pourtant tous les diplômes ad hoc.

F.R. Comment voyez vous cette mise en scène ? Est-ce une mise en scène « en costumes » ou transposez-vous la pièce dans une perspective contemporaine ?

M.D. Mon objectif n'est pas de sursignifier ma lecture par une mise en scène ostentatoire qui donnerait à imaginer que la radicalité de ma version pourrait compenser la faiblesse de l'œuvre. Un chef d'œuvre absolu mérite tout le respect dû aux chefs-d'œuvre.

D'autre part, il y a une authenticité et une puissance des situations qui est indépassable. Ce qui m'intéresse c'est de donner des signes de modernité très précis avec une série d'anachronismes vestimentaires ou sociologico-médicaux qui vont donner aux spectateurs du grain à moudre dans leur sablier temporel.

Le Malade est une pièce qui a un ancrage profond dans son époque mais pourquoi son actualité nous touche ? Qu'est-ce qui nous sépare des Grecs et des Romains ? Quel est l'état de notre rapport à Dieu et à la mort ? Pour toutes ces questions notre malade peut nous aider à réfléchir. Bon, c'est vrai, nous avons des smartphones. Mais

dans le rapport à l'état, dans le rapport à la cité, au collectif, nous sommes les mêmes. C'est la même dialectique entre le succès public et l'échec privé, entre la profession de foi publique et la tricherie en privé. Notre rapport à la mort a soi disant changé. Mais quand il y a un décès et qu'on voit l'abondance de gens qui se réunissent dans un lieu de culte, je me demande si ça a tellement changé. La question que je me pose est la suivante : est-ce que la maladie ne serait pas provoquée par la société, est-ce que ce ne serait pas la conséquence logique d'une certaine corruption des idées face à la mort, face à la vie et à ses plaisirs ? La plus grande maladie, je trouve, c'est la maladie de l'âme et des idées.

F.R. La pièce est très rarement montée avec ses intermèdes musicaux. Quel est votre projet par rapport à ça ? Quel traitement réservez-vous à la musique ?

M.D. J'ai récemment changé d'avis à ce sujet. Je croyais que c'était une volonté de Molière de créer un espace métaphorique autour de la médecine. Il me paraît aujourd'hui qu'à l'évidence la musique de Lully a été imposée à Molière de manière dictatoriale. Beaucoup de ces ballets entourant la pièce étaient des œuvres de circonstances qui permettaient à Molière d'accéder à la Cour et, tout simplement, de subsister. Il faut savoir en tirer les conséquences. Je ne compte pas garder l'intégralité de ces intermèdes musicaux chorégraphiés qui sont pour moi comme une gangue dont il s'agit d'extraire le fruit. De temps en temps quelques débris de la gangue viendront nous rappeler l'existence de ces parties qui font « divertissement ». Je ferai appel pour cela à une création musicale on ne peut plus contemporaine.

F.R. Molière est mort en crachant du sang sur scène alors qu'il interprétait le Malade, le corps harassé par les tournées et par la tuberculose. Qu'est-ce que cela vous inspire ? C'est le comble de l'engagement physique d'un homme au théâtre, non ? Vous sentez-vous proche de cet engagement, proche de l'homme Molière ?

M.D. Dans son film Molière Ariane Mnouchkine donne des éléments saisissants là-dessus. Boulgakov, lui aussi, dans Le Roman de monsieur de Molière dit des choses qui sont tout à fait plausibles sur l'investissement total d'un homme qui a tout sacrifié à son art, qui a donné sa santé, son temps et finalement sa vie. Mais en définitive, je crois qu'il est rattrapé par la vérité. Dans une époque qui se distingue par le triomphe de la fausseté, lui, il exige la vérité. C'est peut-être aussi en ce sens là qu'il est, aujourd'hui comme hier, très moderne. C'est un théâtre qui se révèle en présence du public et qui tire tout son sens au moment de la représentation.

Propos recueillis par François Rodinson, le 4 décembre 2013.

BIOGRAPHIES



Jean-Marie Frin - *Polichinelle, Monsieur Diafoirus, Monsieur Purgon*

Engagé en 1969 comme jeune comédien à la Comédie de Caen, dirigée alors par Jo Tréhard, il poursuit ensuite, sous la direction de Michel Dubois, l'aventure artistique avec ce Centre Dramatique National comme acteur permanent jusqu'en 1991.

Puis il entreprend un long et joyeux compagnonnage avec le metteur en scène Jean-Louis Benoît d'abord au Théâtre de l'Aquarium puis au Théâtre de la Criée à Marseille. Adviennent également de riches rencontres avec de nombreux metteurs en scène, parmi lesquels on peut citer Matthios Langhoff, Peter Zadek, Jean-Luc Lagarce, Claude Yersin, Jean-Paul Wenzel, Jacques Osinski, Jean-Louis Hourdin, Luc Bondy.

Sous leur direction, il interprète les plus grands auteurs classiques et contemporains, de Shakespeare à Marguerite Duras, de Molière, Goldoni et Tchekhov à Genet, Kroetz ou Barker. Il est aussi l'auteur d'un spectacle, *Le petit Albert*, qu'il a joué plus de sept cents fois en France et à l'étranger.

Au cinéma et à la télévision, René Allio, Alain Chabat, Brian de Palma, Romain Goupil, Costa Gavras et beaucoup d'autres réalisateurs lui confient les rôles les plus variés dans une cinquantaine de films. C'est ainsi qu'après le film de Xavier Beauvois *Des hommes et des dieux*, Grand Prix du Festival de Cannes 2010 (où il interprète Frère Paul), l'un de ses derniers films, *Crawl* réalisé par Hervé Lasgouttes, a obtenu, en 2012, le Prix « Europa-Cinéma » à La Mostra de Venise.



Norah Krief - *Toinette*

Elle débute au théâtre avec Philippe Minyana et François Rancillac, tout en suivant des études de biologie à l'Université Paris VII. En 1991, Éric Lacascade et Guy Alloucherie lui proposent de rejoindre leur compagnie et lui confieront des rôles dans la plupart de leurs spectacles : *Ivanov*, *Les Trois sœurs* de Anton Tchekhov, *La Double Inconstance* de Marivaux.

En 1996, elle intègre la compagnie de Jean-François Sivadier qui créera pour elle l'un des personnages d'Italienne avec orchestre avant de la mettre en scène dans *La Folle journée* ou *le Mariage de Figaro* de Beaumarchais. En 1998 Florence Giorgetti la dirige dans *Blanche, Aurore, Céleste* de Noëlle Renaude (Théâtre de la Cité internationale).

En 2000, elle joue au Festival d'Avignon dans *Henri IV* de Shakespeare, mise en scène de Yann-Joël Collin, où pour la première fois elle est amenée à chanter. Elle se lance alors avec Frédéric Fresson dans la création de spectacles musicaux : *Les Sonnets* de Shakespeare et *La Tête ailleurs* sur des textes de François Morel, tous deux mis en scène par Éric Lacascade, (Festival d'Avignon et Théâtre de la Ville), puis *Irrégulière* autour des sonnets de Louise Labbé, mis en scène par Pascal Collin et Michel Didym.

Parallèlement elle poursuit son travail de comédienne et retrouve Éric Lacascade avec *Hedda Gabler* d'Henrik Ibsen sur la scène du Théâtre l'Odéon, pour lequel elle obtient le Molière du meilleur second rôle en 2005.

En 2007, elle joue dans *L'Homme en faillite* de et mis en scène par David Lescot, puis le retrouve en 2013 avec *Nos Occupations*. En juillet 2007, création du *Roi Lear* dans la cour d'honneur du Festival d'Avignon sous la direction de Jean-François Sivadier, puis toujours avec Jean-François Sivadier *La dame de chez Maxim* en 2010, puis *Le Misanthrope* en 2013. En 2016, elle joue dans *Phèdre(s)*, mise en scène de Krzysztof Warlikowski.

Valère Novarina écrit un rôle pour elle dans *Le vrai sang*, présenté au Théâtre de l'Odéon en 2010. Elle joue Dorine dans *Le Tartuffe* de Molière, version Éric Lacascade en 2011 et *Une Mouette* d'Isabelle Lafon au Théâtre Paris Villette en 2012.

Norah Krief est actuellement artiste associée à la Comédie de Valence et travaille régulièrement avec Richard Brunel



Jeanne Lepers - Angélique

En tant que comédienne, elle se forme au CNSAD, auprès de Daniel Mesguich et Dominique Valadié.

Au théâtre elle joue sous la direction de Bruno Cadillon, Christophe Maltot, Yvo Mentens, Dominique Valadié, Olivier Cohen, Yordan Goldwaser et Nora Granovsky. En 2014 avec Edith Proust et sous le regard de Pauline Bolcatto, elles montent *Le Projet Georges*, un duo clownesque de la Compagnie Bloc - structure qu'elle crée en 2009.

Au cinéma elle joue dans *Populaire* de Régis Roinsard et dans plusieurs courts métrages.

À la télévision elle joue dans *Joseph L'insoumis* de Caroline Glorion, avec Jacques Weber et Anouk Grinberg et *Tout est bon dans le Cochon* de David Delrieux.

En tant qu'auteure et metteuse en scène de la Compagnie Bloc, elle a monté deux projets : *Un Caillou dans la semoule* au Théâtre du Rond Point en 2009 et *Bloc* au festival de Villeréal, au CENTQUATRE et au Théâtre de Vanves 2010 à 2013. *Bloc* a reçu le Prix Paris Jeunes Talents 2011.



André Marcon - Argan

Au théâtre, André Marcon a notamment travaillé avec Bernard Sobel (*La Ville* de Paul Claudel, *le Tartuffe* de Molière), Jean-Pierre Vincent (*Le Mariage de Figaro* de Beaumarchais), Roger Planchon (*No Man's Land* de Harold Pinter, Dom Juan de Molière, *Andromaque* de Racine), Georges Lavaudant (*Baal* de Bertolt Brecht – Prix du meilleur comédien de l'année décerné par le syndicat de la critique), Klaus Michael Grüber (*La Mort de Danton* de Georg Büchner), Peter Zadek (*Mesure pour mesure* de Shakespeare), Jacques Lassalle (*L'heureux stratagème* de Marivaux), Alain Françon (*La Waldstein* de Jacques-Pierre Amette, *Le Bruit de la Fureur* d'après W. Faulkner, *Visage de feu* de Marius von Mayenburg, *Skinner* de Michel Deutch), Bruno Bayen (*Faut-il choisir, faut-il rêver ?*, *Plaidoyer en faveur des larmes d'Héraclite* de Bruno Bayen, *Épions et Célibataires* d'Alan Bennett, Michelle Marquais (*Transat* de Madeleine Laïck, *D'honorables canailles* de Grégoire Csiky) Valère Novarina (*Je suis*, *L'Origine rouge* de Valère Novarina) Jean-Louis Benoît (*La Parisienne* de Henry Becque), François-Michel Pesenti (*Phèdre* de Racine), Didier Bezace (*Le Colonel Oiseau* de Hristo Boytchev), Luc Bondy (*Une Pièce espagnole* de Yasmina Reza, Christophe Perton (*L'annonce faites à Marie* de Paul Claudel), Frédéric Béliet-Garcia (*Dans la luge d'Arthur Schopenhauer* de Yasmina Reza), Marc Paquien (*La Ville* de Martin Crimp), Yasmina Reza (*Le dieu du carnage* de Yasmina Reza), Georges Lavaudant (*La Tempête* de Shakespeare), Alain Françon (*Oncle Vania* de Tchekhov), Marc Paquien (*La locandiera* de Goldoni), Yasmina Reza (*Comment vous racontez la partie*)... Il a mis en scène et interprété *Le Monologue d'Adramelech* et *Le Discours aux animaux* de Valère Novarina.

Au cinéma il a tourné, entre autres, sous la direction de Michel Deville, Alain Tanner, Jean-Luc Godard, Christine Pascal, Jacques Rivette, Marion Vernoux, Yves Angelo, Bianca Conti Rossini, Olivier Assayas, Vincent Pérez, Olivier Dahan, Luc Bondy, Bertrand Bonello, Lucas Belvaux, Mia Hansen-Løve, Guillaume Gallienne, Benoît Jacquot...



Catherine Matisse - Béline

Avant son entrée au Conservatoire de Paris en 1982, elle travaille notamment avec Jean-Pierre Vincent, Jean-Paul Chambas et Michel Deutsch à Strasbourg. Elle a joué sous la direction d'Alain Françon (*Chambres* de Philippe Minyana), Stuart Seide (*Le Changeon* de Middleton), Michel Dubois (*La chambre et le temps* de Botho Strauss), René Loyon (*Visiteurs* de Botho Strauss), Michel Didym (*Lisbeth est complètement pété* de Armando Llamas, *Ruines romaines* de Philippe Minyana, *Le dernier sursaut* de Michel Vinaver, *Chasse aux rats* de Peter Turrini, *Le Miracle* de György Schwajda, *Sallinger* de Bernard-Marie Koltès et *Ma Famille* de Carlos Liscano, *Oreilles tombantes, groin presque cylindrique* de Marcelo Bertuccio, *Le Retour au désert* de Bernard-Marie Koltès, *Le jour se lève, Léopold !* de Serge Valletti, *Savoir vivre* d'après les textes de Pierre Desproges), de Véronique Bellegarde (*La main dans le bocal dans la boîte dans le train* de Pedro Sedlinsky, *La cheminée* de Maigaris Minkov, *Le Bestiaire animé* de Jacques Rebotier, de Mathieu Bertholet *faRbEn*, Pierre Pradinas (*Georges Dandin* de Molière), Enzo Cormann (*L'autre* de Enzo Cormann), Laurent Laffargue (*Quai ouest* de Bernard-Marie Koltès), Alain et Daniel Berlioux (*Acte* de Lars Noren) David Lescot (*Les Jeunes*).

Elle travaille régulièrement pour France Culture avec Claude Guerre sur des textes de Michel Vinaver, Rodrigo Garcia... Elle participe également à la Mousson d'été.



Barthélémy Meridjen - Cléante (en alternance)

... Commence ses études au Conservatoire de Montpellier, sous la direction d'Ariel Garcia Valdès. Il intègre ensuite l'école départementale de théâtre de Corbeil-Essonnes dirigée par Christian Jehanin. Parallèlement il obtient une licence en sciences humaines mention philosophie à l'université Paris X Nanterre. Enfin, il devient élève du CNSAD où il suit l'enseignement de Yann-Joël Collin, Nada Strancar, Dominique Valadié, Alain Françon et Olivier Py.

Il a collaboré pendant plusieurs saisons avec les compagnies Open Arts et Pip Productions, avec lesquelles il joue dans *Who Stole Me ?* (Canal Café, Londres), *Karagiozis Exposed* (théâtre national de Nicosie, Arcola à Londres, Fringe theatre festival de Prague), *Crescendos in blue* (Maison française d'Oxford) et *W* (Battersea Arts Center, Londres). Il joue dans la mise en scène de *Roméo et Juliette* par Olivier Py au Théâtre National de l'Odéon (saison 2011-2012), *Le Citoyen* mis en scène par Hervé Loichemol (Comédie de Genève), *Iphis et lante*, mis en scène par Jean-Pierre Vincent (Théâtre Gérard Philipe, Théâtre du Gymnase), *Tambours dans la nuit*, dans une mise en scène de Dag Jeanneret (Sortie Ouest, Béziers). Il fait partie de la compagnie le Théâtre de la Démesure avec laquelle il crée *Temps de Pose* (Théâtre de l'Échangeur, Théâtre Berthelot).

Dernièrement, il joue dans *Le Grand trou* création collective mise en scène par Benjamin Abitan et *La Cerisaie* de Anton Tchekhov mise en scène Yann-Joël Collin



Bruno Ricci - *Le notaire, Thomas Diafoirus, Monsieur Fleurant*

Comédien diplômé de l'École Supérieure d'Art Dramatique du Théâtre National de Strasbourg (Promotion 1992). Au théâtre, il joue avec Jean-Louis Hourdin, Gildas Bourdet, Laurent Lafargue, Joël Jouanneau, Jean-Marie Villégier, Christophe Pertou.

Avec Michel Didym, il crée *À l'encre des barreaux* d'après les chroniques judiciaires de Dominique Simmonot et joue Sancho Pança dans *La vie du Grand Don Quichotte de la Manche et du Gros Sancho Pança* de António José Da Silva ; le serviteur de Montaigne dans *Voyage en Italie* d'après Montaigne ; Le notaire, Thomas Diafoirus, Monsieur Fleurant dans *Le Malade imaginaire* de Molière. Dernièrement il interprète Stanislas Leszczynski, Roi de Pologne et Duc de Lorraine, dans *Le petit coucher de Stanislas*.

Pendant deux ans, il joue *Comment réussir un bon petit couscous*, écrit et mis en scène par Fellag. Il écrit et interprète *Peppino* dans une mise en scène de Mario Gonzales.

Il fait ses débuts au cinéma dans *L'Appartement* aux côtés de Monica Bellucci et Vincent Cassel, il joue également dans *Cash* d'Éric Besnard et *La Loi De Murphy* de Christophe Campos en 2009.

Suivent les tournages de *La Tête En Friche* de Jean Becker (2010), *Captain America : the first avenger*, de Joe Johnston (2010), *Le Capital* de Costa-Gavras (2012), *La Confrérie des Larmes* de Jean-Baptiste Andrea (2013) et *Three days to kill* de Joseph Mc Ginty Nichol (2014), *Dalida* de Lisa Azuelos (2016).

Parallèlement à sa carrière cinématographique, Bruno Ricci mène brillamment sa barque au petit écran et figure au casting de nombreuses séries.



Jean-Claude Durand - *Béralde*

Après une formation au Conservatoire National de Paris, il poursuit sa carrière avec Antoine Vitez dans *Falsch* de René Kalisky, *Tombeau pour cinq mille soldats* de Pierre Guyotat, *Britannicus* de Racine, *Dom Juan* et *Le Misanthrope* de Molière... Il a joué aussi, entre autres, dans *Bérénice* de Jean Racine mis en scène par Anne Delbée, *Le Retour* de Harold Pinter et *Hôtel de l'homme sauvage* de Jean-Paul Fargeau, tous deux mis en scène par Stuart Seide, *Agnès de* et mis en scène par Catherine Anne, *Othello* de Shakespeare mis en scène par Laurent Laffargue, *Une visite inopportune* de Copi, mis en scène par Laurent Pelly, *Hedda Gabler* de Henrik Ibsen et *La Mouette* de Tchekhov, mis en scène par Alain Françon et *Le jour se lève, Léopold !* de Serge Valetti (spectacle pour lequel il est nommé meilleur second rôle aux Molières 2009) mis en scène par Michel Didym. En 2011, il joue sous la direction de Claudia Stavisky *Le Dragon d'or* (création en France 2011) et *Une nuit arabe* de Roland Schimmelpfennig, aux Célestins, Théâtre de Lyon et en tournée. En 2012, il interprète Richard Lebas, dans *à l'Ouest* de et mis en scène par Nathalie Fillion.

Parallèlement à son travail théâtral, Jean-Claude Durand travaille pour le cinéma notamment sous la direction de Bertrand Tavernier, Daniel Tardy, Rémy Waterhouse, Pascal Bonitzer, Jean Becker, Bruno Bayen et Noémie Lvovsky.

Il a enseigné à l'école de Chaillot et au conservatoire de Paris et fait partie de la commission d'aide à la création au Centre National du Théâtre.



Agnès Sourdillon - *Toinette (en alternance)*

Élève d'Antoine Vitez, Agnès Sourdillon, comédienne, a joué depuis une vingtaine d'années dans une quarantaine de spectacles, parcourant le répertoire classique et contemporain, avec des metteurs en scène tels qu'Alain Ollivier, Didier Bezace ou Patrice Chéreau. Elle a traversé six grands spectacles avec Valère Novarina *La Chair de l'homme* (1995), *Le Jardin de reconnaissance* (1997), *L'Origine rouge* (1998), *La Scène* (2003), *L'Acte inconnu* (2007), *Le Vrai sang* (2011) et partage également une fidélité de travail avec le metteur en scène Charles Tordjman *Daewoo* de François Bon (2004), *Le Retour de Sade* de Bernard Noël (2005), *La Langue d'Anna* (monologue) de Bernard Noël (2006), *Slogans* d'Antoine Volodine / Maria Soudaïeva (2008), et *La Fabbrica* d'Ascanio Celestini (2009-2010) et un compagnonnage avec des écrivains comme François Bon, Antoine Volodine, Bernard Noël, Yves Pagès, Arno Bertina...

En outre, elle se consacre volontiers à de courtes formes expérimentales consacrées à des écritures contemporaines, tant dans le domaine de la poésie que du burlesque, ou approchant la danse et la musique. Elle prête régulièrement sa voix aux ondes de France-Culture et fait quelques échappées belles du côté du cinéma (Jean-Luc Godard, Jacques Rivette, Noémie Lvovsky, Sophie Fillière, Nathalie Loubeyre, Alix de Maistre, Yves Angelo, Gilles Legrand, Anne Giafféri) et de la télévision (Edouard Niermans, Philippe Privoit, Nina Companeez, Fabrice Cazeneuve, Nicolas Picard-Dreyfus).



François De Brauer - *Cléante (en alternance)*

Il est formé dans la Classe libre du Cours Florent par Michel Fau et Jean- Pierre Garnier entre autres, puis au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris, par Alain Françon, Dominique Valadié, Gérard Desarthe, Yann-Joël Collin, Philippe Garrel, entre autres.

Au théâtre, il joue sous la direction de Marc Paquien (*La Locandiera* de Goldoni et *Les Femmes savantes* de Molière), de Clément Poirée (*Beaucoup de bruit pour rien* de Shakespeare), Volodia Serre (*Les Trois Soeurs* de Tchekhov), Sara Llorca (*Théâtre à la Campagne* de David Lescot et *Les Deux Nobles Cousins* de Shakespeare et Fletcher), avec le Théâtre Nomade il joue dans *La Dernière Noce*, écriture collective, Florence Guignolet (*La Vie parisienne* d'Offenbach), Thomas Bouvet (*La Ravissante Ronde* de Werner Schwab), Maxime Kerzanet (*La Coupe et les lèvres* d'Alfred de Musset), Joséphine Serre (*L'Opéra du dragon* d'Heiner Müller), Cécile Arthus (*Le Chant du tournesol* d'Irina Dalle), Julia Vidit (*Illusions* d'Ivan Viripaev).

En dehors du plateau, il a composé la musique de *Saltimbanque* de D. Chryssoulis et E. Bonnier-Bel Hadj et il a collaboré à la mise en scène de Louis Arene, *La Fleur à la bouche* de Pirandello à la Comédie-Française. En 2014, il écrit et interprète un solo intitulé *La Réforme Goutard*.



Didier Sauvegrain - Béralde (en alternance)

Didier Sauvegrain a suivi une formation d'acteur à l'École Nationale Supérieure d'Art Dramatique de Strasbourg (TNS).

Il a joué sous la direction de Patrice Chéreau dans *Lear* d'Edward Bond ; Jean Jourdhueil, *Chatterton* d'Alfred de Vigny ; Claude Yersin dans *Les Mères grises*, Mala Strana de Daniel Besnherd, *Teltow Kanal* d'Ivane Daoudi, *Portrait d'une femme* et *L'Objecteur* de Michel Vivaner, *Comte Öderland* de Max Fritsch. Il a été dirigé également par Balázs Gera, Christophe Honoré (*Les débutantes/Beautiful Guys*), Hans Peter Cloos (*Le Caïman* d'Antoine Rault), Catherine Gandois (*Trois soirs* pour Roger Vailland), Christian Schiaretti (*Par dessus bord* de Michel Vinaver), Marie José Malis (*Le Prince de Hombourg* de Kleist), Stéphanie Tesson (*Le Mal court* d'Audibert)

Il a également joué dans de nombreux films notamment sous la direction de Philippe Condroyer Henri Verneuil, Joseph Losey, Michel Deville, José Giovanni, Jacques Deray, Claude Chabrol, Sergio Gobbi, Jean-François Amiguet, Jacques Rivette, Solweig Anspach, Bertrand Tavernier, Arnaud Desplechin, Philippe Garrel...

Récemment, il était Henri de Bonaventure dans la série *Kaboul Kitchen* sur Canal +.



Philippe Thibault - Musique

Philippe Thibault collabore très régulièrement avec Michel Didym.

Ainsi, il est musicien et/ou compositeur pour les projets suivants : *Invasion !* de Jonas Hassen Khemiri, *Le Mardi à Monoprix* de Emmanuel Darley (2009), *Yacobi et Leidenthal* de Hanokh Levin (2000), *Et puis quand le jour s'est levé je me suis endormie* de Serge Valletti (2002), *Histoires d'hommes* de Xavier Durringer (2004). Il participe par ailleurs à la Mousson d'été.

Il crée les musiques de plusieurs spectacles de Gildas Milin : *Dans la jungle des Villes* (1991), *L'Ordalie* (1995), *Le triomphe de l'échec* (1997), *La troisième vérité* (1997), *L'Homme de Février* (2006).

Dans *lcône* texte et mise en scène de Gérard Watkins (2004), il est musicien et comédien. Dans *Au-delà les étoiles sont notre maison* de Abel Neves (mise en scène de Véronique Bellegarde, 2002) et dans *C'est à dire* de Christian Rullier, (mis en scène par Christiane Cohendy 2002), il compose et joue les musiques.

Récemment, il joue dans le spectacle musical *Les Jeunes* de David Lescot et accompagne Norah Krief chantant des *Sonnets* de William Shakespeare, mis en scène par Richard Brunel.

Il compose la musique de courts et longs métrages : *Un mort de trop !* de Marie Frédérique Delestrée, *Grand Arbre* de Bruno Freyssinet, *Glam Rock City* de Christophe Kourdouly et Stéphane Jauny.



MICHEL DIDYM - metteur en scène et comédien

Né à Nancy, il grandit à l'époque du Festival Mondial du Théâtre. Il y vit de nombreuses expériences cinématographiques, musicales et théâtrales.

Il poursuit ses études supérieures d'art à l'école du Théâtre National de Strasbourg - Direction Jean-Pierre Vincent. Il est Héraclès dans *Héraclès V* de Heiner MULLER au Festival d'Avignon.

Il a joué sur les plus grands plateaux français, avec Alain FRANÇON dans la Cour d'honneur du Palais des Papes à Avignon et au Théâtre de l'Odéon, André ENGEL et Georges LAVAUDANT au TNP de Villeurbanne, Jorge LAVELLI au Théâtre National de La Colline ainsi que dans plusieurs films d'auteurs dont *Pas très catholique* de Tonie MARSHALL dont il partage l'affiche avec Anémone. Il joue *Le Dépeupleur* de Samuel BECKETT, mise en scène par Alain FRANÇON, au Théâtre de l'Athénée-Louis-Jouvet.

Pour ce travail d'acteur, il reçoit le prix Villa Médicis en 1989.

Tenté par la mise en scène et la dramaturgie, il devient collaborateur artistique d'Alain FRANÇON pendant 7 ans.

Suite à cette collaboration, il fonde en 2001 la compagnie BOOMERANG à Nancy puis à Metz où il initie la construction du Théâtre du Saulcy – Espace Bernard-Marie Koltès. Il crée à l'Abbaye des Prémontrés de **Pont-à-Mousson** LA MOUSSON D'ÉTÉ - Rencontres internationales des écritures contemporaines dont il est le directeur artistique. Il dirige chez l'éditeur Solitaires Intempestifs la collection du même nom.

Il a mis en scène des auteurs CONTEMPORAINS :

- Philippe MINYANA - *Boomerang* ou *Le Salon Rouge* - Théâtre Bastille à **Paris**
- Valère NOVARINA - *Pour Louis de Funès* - Théâtre National du Venezuela à **Caracas**
- Bernard-Marie KOLTÈS - *La nuit juste avant les forêts* - Festival Théâtre en Mai de **Dijon** et tournée à **Moscou, Roumanie, Hambourg et Amsterdam...** puis en Colombie *La Noche-Nuit* version franco-espagnole au Mapa Teatro de **Bogota** et au Théâtre Kafka de **Buenos Aires** suivi d'une tournée en Espagne et dans 6 pays d'Amérique Latine.
- Bernard-Marie KOLTÈS - *Sallinger* - Théâtre de la Ville de **Paris**.
- Michel VINAVER - *Le dernier sursaut* à l'Opéra Théâtre de **Metz** - *Iphigénie Hôtel* à **Besançon** - un atelier spectacle *Nina it 's différent* à **New York**.
- Armando LLAMAS - *Lisbeth est complètement pétée* en Colombie, Festival International de **Bogota**, Casa del Teatro nacional et à Théâtre Ouvert, Centre Dramatique National de Création à **Paris**.
- Avec 10 auteurs français (Enzo CORMAN, Olivier PY, etc.), il crée *Confessions* au **Festival d'Avignon**. Le succès est tel que suivront 3 nouvelles créations : au Théâtre National de **Lima - Pérou**, au Théâtre San Martin de **Buenos Aires**, Argentine et au Museo de la Solidaridad Salvador Allende à **Santiago du Chili**.
- Le Ministère des Affaires Étrangères français lui confie la direction artistique du projet TINTAS FRESCAS, vaste projet de quatre ans visant à développer le rayonnement international des auteurs français en Amérique latine (créations, éditions, etc.). Ce projet se conclut par un festival international d'auteurs français en langue espagnole réunissant 14 spectacles lors du festival du

même nom TINTAS FRESCAS dans 8 théâtres de **Buenos Aires**.

- Poursuivant son travail autour de la dramaturgie de la personne, il commande à 10 auteurs français et 10 auteurs latino-américains *Divans* qu'il crée au Festival Cervantino de **Guanajuato** au Mexique et qui se jouera plus de 6 mois au Théâtre El Galeón de **Mexico**.

Il fera une nouvelle création de *Divans* à **Santiago** avec des auteurs chiliens puis au Théâtre San Martin de **Buenos Aires**.

À l'invitation de la Schaubühne de **Berlin**, il crée *Die Couch-Divans* avec Marius VON MAYENBURG et Jon FOSSE, Falk RICHTER et 5 auteurs français utilisant la troupe de la Schaubühne. Ce projet sera à nouveau adapté avec des auteurs autrichiens pour le Schauspielhaus de **Vienne**.

- Daniel DANIS - *Le Langue-à-langue des chiens de roche* - Comédie française

- En Asie, il présente Xavier DURRINGER avec *Histoire d'hommes* au Setagaya Public Theatre de **Tokyo** et à Paris. Ce texte est interprété par Judith MAGRE qui obtiendra pour ce rôle le Molière de la Meilleure actrice.

Il poursuit son intense collaboration avec le Théâtre de la Ville de **Paris** et présente après *Visiteurs* de Botho STRAUSS, *Les animaux ne savent pas qu'ils vont mourir* de Pierre DESPROGES, repris 2 saisons de suite dans ce théâtre après une grande tournée nationale. Il crée ensuite *Face de cuillère* de Lee HALL adapté par Fabrice MELQUIOT pour Romane BOHRINGER.

- *Mardi à Monoprix* de Emmanuel DARLEY par Jean-Claude DREYFUS connaît un immense succès avec plus de 300 représentations.

- *Invasion !* de Jonas Hassen KHEMIRI est créé pour le Théâtre des Amandiers à Nanterre et suivi d'une tournée nationale.

Le Napoli Teatro Festival Italia de **Naples** sera le cadre de la création de *Le tigre bleu de l'Euphrate* de Laurent GAUDÉ avec Tchéky KARYO et création musicale de Steve SHEHAN et suivi d'une tournée française.

En dehors de ces créations il adapte des auteurs MODERNES :

Il utilise les comptes-rendus des rencontres autour de la sexualité par les Surréalistes André Breton, Louis Aragon, Queneau, Prévert, Man Ray, etc. et crée au **Festival d'Avignon** *La rue du Château* qui sera repris à La Cartoucherie de Vincennes. Le **Festival d'Avignon** lui commande 2 ans plus tard la création *Yaacobi et Leidental* de Hanokh LEVIN en coproduction avec la Grande Halle de La Villette.

Il collabore de nouveau avec le Théâtre National de La Colline à **Paris** avec *Normalement* de Christine ANGOT puis autour de l'auteur Serge VALLETTI dont il va créer successivement *Quand le jour s'est levé, je me suis endormie* et *Poeb !* réunissant une importante distribution de 24 acteurs qui effectuera une tournée nationale de plus d'un an.

Il a monté trois opéras : *L'Écume des jours* de Boris VIAN - musique de Edison DENISOV, *Rigoletto* de Giuseppe VERDI - tous deux créés à l'Opéra National de **Mannheim** en Allemagne et *La Clémence de Titus* de MOZART à l'Opéra Théâtre de **Metz**.

Depuis 2010, il dirige le Centre Dramatique National de **Nancy** où il a achevé son triptyque Pierre DESPROGES avec *Chroniques de la haine ordinaire* par Dominique VALADIÉ et Christine MURILLO et *Savoir Vivre* où il est sur scène en compagnie de Catherine MATISSE. Ces deux spectacles tourneront en France, Belgique, Luxembourg, Suisse, Allemagne.

En 2010, il crée le Festival **RING - Rencontres Internationales Nouvelles Générations** réunissant des spectacles venus du monde entier.

Il entame une intense collaboration avec le Goethe - Institut de **Nancy** et y crée le festival **NEUE STÜCKE** mettant en valeur la dramaturgie allemande. Il y présente

Examen spectacle interactif mêlant auteurs français et allemands.

En janvier 2013, il réunit Romane Bohringer et Richard Bohringer dans une mise en scène du texte d'Angela Dematté *J'avais un beau ballon rouge*. Le « Palmarès du Théâtre » a décerné le prix « Coup de cœur du Théâtre public » à Romane et Richard Bohringer pour leur interprétation dans ce spectacle.

La manifestation Renaissance de Nancy lui commande un spectacle : *Voyage en Italie* de Montaigne réunissant un cheval, deux poules et trois acteurs dans les jardins du Palais Ducal.

Ce Montaigne lui donnera le goût de monter son premier grand CLASSIQUE :

Le Malade imaginaire - comédie ballet de MOLIÈRE - coproduction : Théâtre National de **Strasbourg** / Les Célestins, Théâtre de **Lyon** / Théâtre National de **Liège** - plus de 150 représentations en **Suisse - Belgique - Allemagne - Chine** et de nouveau en tournée la saison 2016-2017. Le spectacle sera notamment présenté au **Maroc** à **Casablanca, Marrakech, Rabat** et **Meknès**.

Il présente, par ailleurs, l'œuvre d'une jeune auteure roumaine Mihaela MICHAILOV *Sales Gosses* en coproduction avec le Théâtre National de **Timisoara** en Roumanie présenté en mai 2016 à la Comédie de **Reims**.

Dernièrement, il crée à l'ENSATT *Meurtres de la princesse juive, Bon titre, publicité mensongère* de Armando Llamas. Le spectacle est présenté à **Nancy, Maubeuge, Thionville, Villeurbanne et Chambéry** au cours de la Saison 2016-2017.

Suite au vif succès du *Malade imaginaire* en Chine, il crée également à **Pékin** *La véritable histoire de Ah Q*, de Lu Xun, avec des comédiens chinois.

Pour la Saison 2017/2018 il mettra en scène *Les Eaux et Forêts*, texte de Marguerite Duras avec Anne Benoit, Charlie Nelson et Catherine Matisse.

SUR LA ROUTE

CRÉATION

Spectacle créé du 13 au 24 janvier 2015
au Théâtre de la Manufacture Centre dramatique national Nancy Lorraine

TOURNÉES 2015 >2017

Plus de 135 représentations données en France,
mais aussi en Belgique (Liège), en Allemagne (Recklinghausen, Karlsruhe),
en Suisse (Monthey), en Chine (Pékin, Shanghai)
et dernièrement au Maroc (Casablanca, Marrakech, Rabat, Meknès)

TOURNÉE 2017 / 2018

Versailles (78) Théâtre Montansierdu 21 au 23 septembre 2017
Paris (75) Théâtre Dejazet du 3 novembre au 31 décembre 2017